

## Introduction

Aux XVI et XVII<sup>e</sup> siècles, tout comme aujourd'hui, une branche particulière de la chirurgie était spécialisée dans la cure des blessures provoquées par arme blanche. Les duels, les bagarres au poignard et les batailles étaient à l'ordre du jour et le risque de se couper en maniant un couteau de cuisine a toujours existé. Les remèdes proposés allaient de la suture à la cautérisation, de l'application d'une pommade — sur la partie affectée — au simple pansement. Les gravures représentant le *Wundmensch*, l'homme aux blessures, illustrent parfaitement les instruments fabriqués à cet effet. À cette même époque, marquée par des révolutions et des contradictions profondes, on voit poindre un traitement « nouveau ». Il soigne les blessures *tuto, cito et jucunde*, sans danger, rapidement et agréablement. Son nom hellénisant et pompeux dissimule des origines modestes, s'enracinant dans l'art de guérir des charlatans de tout temps. Cette cure s'appelle *hopliatria* et sa dénomination dérive de *hoplon* (arme) et *iatria* (cure), c'est-à-dire « cure de l'arme » dans le sens de « soigner l'arme » mais aussi de « guérison par l'arme ». Ce terme fait sa première apparition dans l'histoire savante en 1594, dans un traité de l'alchimiste allemand Andreas Libau, critiquant sévèrement les médecines empiriques de son temps<sup>1</sup>. En effet, l'*hopliatria* n'est pas une médecine vulnérable comme les autres. Elle préconise l'utilisation d'un onguent dont la composition est, certes, originale mais, somme toute, conforme à la pharmacopée traditionnelle. Suivant les pays et le niveau culturel des praticiens, on parle d'*unguentum armarium* (lat.), *hoplochrisma* (gr.), *Waffensalbe* (all.), *weapon salve* (angl.) ou *unguento armario* (it.). Sa singularité réside dans le mode d'emploi, car l'onguent, dit « armaire » en français, doit être enduit sur l'arme ayant provoqué la plaie et non sur la blessure elle-même. Une telle posologie semblerait faite pour troubler l'esprit d'un médecin rationnel. Cependant, la logique de cette cure a séduit bien des esprits rationnels au siècle de la révolution scientifique. En évoquant son origine, son explication rationnelle et son développement historique nous espérons donner ainsi une contribution à l'histoire de la rationalité scientifique. Car cette cure rayonne dans l'Europe entière. Des professeurs de médecine, des chirurgiens, des savants philosophes, occultistes, théologiens, écrivains et polémistes — allemands, italiens, français ou anglais — s'y intéressent. Chacun tente de l'expliquer par la rhétorique propre à son secteur disciplinaire. Ils tirent leurs arguments d'un large éventail de *discours* al-

1. A. Libavius, *Tractatus duo physici*, Franckfort, P. Kopf, 1594.

lant du savoir médical le plus orthodoxe jusqu'aux accusations de charlatanerie et de superstition, en passant par des doctrines scientifiques anciennes ou modernes. Il s'agit de définir, probablement pour la première fois, la nature et le statut scientifique d'une thérapeutique qualifiée de *magnétique*.

Aux dires des auteurs que nous avons étudiés, le terme « magnétisme » renvoie, au sens large, à une cosmologie, une anthropologie et une thérapeutique fondées sur l'hypothèse de l'existence d'une substance matérielle et invisible circulant dans l'univers tout entier. Le style de pensée médicale qui découle de cette *Weltanschauung* vise à rechercher les lois physiques auxquelles cette substance serait soumise, afin d'en apprivoiser les bienfaits thérapeutiques. Auprès de ses partisans, l'hopliatria tient lieu de paradigme — dirions-nous — et de preuve de la *medicina magnetica*. Or, selon les époques, l'activité de la substance vectrice du « magnétisme » a été décrite par le biais de la métaphore du rayon, du fluide, de l'esprit (*spiritus*), du gaz ou de l'atome. Ainsi, les mystères de l'action à distance d'un corps sur un autre ont été éclaircis par l'idée qu'un corps invisible intermédiaire, un *medium* physique, est capable de transmettre les propriétés occultes d'un objet *actif* sur un objet *passif*, pourvu que ce dernier soit *bien disposé*. Cela se passe grâce à la force d'attraction que le premier exerce sur le second.

La création du substantif abstrait *magnetismus*, non attesté jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, marque la naissance d'une véritable philosophie magnétique et rend ainsi plus explicite un paradigme scientifique qui charpentait certaines écoles de pensée du passé. Le stoïcisme ancien, puis le néoplatonisme, ont légué aux tenants du magnétisme le concept clef de *sympathie universelle*, qui permet de penser la relation entre les parties du Tout en termes de *liens* d'attraction ou de répulsion. L'analogie entre l'action de l'aimant sur le fer et une pléthore de phénomènes naturels d'attraction et de répulsion ne pouvaient qu'accroître la force de persuasion de cette théorie de l'action à distance. L'exemple de l'aimant, l'observation de la nature et le bon sens même devaient mener à se rendre à l'évidence et à voir un réseau de correspondances attractives et répulsives entre végétaux, animaux, minéraux, étoiles et parties du corps de l'homme. L'adjectif « magnétique » devient synonyme de « sympathique ». Ainsi, qualifiera-t-on progressivement de magnétique la médecine fondée sur la connaissance des liens sympathiques et antipathiques dans la nature. Il s'agit d'un modèle qui perdure et qui pendant plusieurs siècles a fait partie des évidences scientifiques, un système de métaphores que l'on retrouve à la fois dans la tradition médicale savante et populaire et qui impressionnent puissamment l'imaginaire de chacun, indépendamment de son niveau culturel, par ses remarquables potentialités explicatives des phénomènes naturels. Le médecin suisse Paracelse est indubitablement l'inspirateur principal de cette approche de la nature chez tous les médecins ou guérisseurs non diplômés qui utilisent les principes du magnétisme dans leurs écrits et dans leurs pratiques.

Notre esprit critique ayant été formé en opposition constante à la pensée magique, l'étude de la littérature médicale concernant une thérapeutique aussi étrange pour un lecteur de notre temps nous donne l'occasion de réfléchir sur les continuités et discontinuités entre une tradition médicale *positive* et une tradition médicale *magique*, entre thérapeutiques *scientifiques* et thérapeutiques *sauvages*.

*Sympathie et magnétisme, spiritus et influentia, imagination efficace et influence à distance*, théories sur la relation *macrocosme / microcosme*, voilà quelques unes des notions principales qui sont en jeu dans notre recherche. Elles renvoient l'une à l'autre et s'expliquent les unes par les autres dans le système de la *philosophie magnétique de la nature*. Par quel point de vue aurait-il fallu commencer notre analyse historique ? Une perspective diachronique n'aurait sans doute pas permis d'ordonner les notions. Toute entrée en matière aurait été arbitraire, car il n'y a pas d'élément premier ou primordial dans la constellation de notions et de problématiques utiles pour décrire et définir la portée de la médecine magnétique.

Nous avons choisi de commencer notre parcours historique et philosophique en racontant une pièce de théâtre où l'onguent armaire n'est pas simplement cité mais occupe une place importante dans l'intrigue. Tandis que les savants composent en latin des pamphlets incendiaires, des dramaturges régaler leur public en écrivant des pièces de théâtre où le monde magique s'exprime dans l'exemple de cure magnétique le plus répandu et controversé de l'Europe moderne jusqu'à l'épopée de Mesmer dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans la foulée, nous allons dessiner à grands traits le cadre historique, culturel, politique et doctrinaire légitimant le principe de causalité magique sur lequel se fonde l'*hopliatria*.

Nous nous livrons ensuite à une étude analytique des recettes et des composants actifs de l'onguent armaire pour finir sur la *poudre de sympathie*, remède analogue à l'onguent armaire quant au mode d'emploi. En nous interrogeant sur les raisons historiques du passage de l'onguent armaire à la poudre de sympathie, il a été nécessaire d'étendre notre recherche à l'histoire de la pharmacopée et des mentalités scientifiques, du rapport à la mort et au macabre. Nous en avons conclu que la poudre se présente, d'une part, comme une thérapeutique magnétique qui correspond, mieux que l'onguent, aux exigences d'une rhétorique scientifique éprise de théories corpusculaires et mécanistes, d'autre part, comme un médicament propre, économique et relativement facile à trouver.

La grande controverse entre Goclenius le Jeune et le père jésuite Johannes Roberti (1615-21) assure à l'*hopliatria* un succès littéraire éclatant. C'est elle qui inaugure la série des disputes savantes, dont nous abordons l'étude historique dans le quatrième chapitre. Les controverses scientifiques sont un indice précieux de l'intérêt que le monde savant porte à la question, car la fin des affrontements et des polémiques à la fin des années 1650 marque aussi le début du divorce temporaire entre savoir officiel (institutionnel) et sciences occultes (secrètes) fondées sur les illuminations mystiques, les expériences merveilleuses et les visions d'individus exceptionnels. La popularité de l'*hopliatria* dans les traités savants en sera gravement entamée. Nous aboutissons ainsi à une relecture de l'envergure historique et idéologique des cures magnétiques dans le contexte de la science et de la médecine de l'âge classique. L'éclatement de l'affaire Mesmer sous la révolution, au XVIII<sup>e</sup> siècle, pourra ainsi être compris à l'aune des théories scientifiques antérieures qui rendent acceptable l'idée d'un magnétisme de l'âme. Les contributions des jésuites aux débats sur la médecine magnétique révèlent les enjeux théologiques, portant sur la doctrine de la divine providence. Les thèses soutenues par les magnétistes découlent en effet d'une interprétation de l'activité de la substance spirituelle constituant le lien entre les parties du Tout, entre le ciel et la terre. S'agit-il d'un *Spiritus vector* sans intentionnalité, de démons ou du Saint-Esprit ?

Les aspects plus philosophiques et scientifiques de l'*hopliatria* sont examinés dans les deux derniers chapitres, où j'étudie les cinq familles de discours scientifiques ayant servi à rationaliser une thérapeutique qui s'enracine dans le terrain de la tradition médicale empirique ; l'idée de *natura medicatrix* et de la sympathie universelle, les théories corpusculaires de la matière (*effluvia* et atomes), la métaphore de la transplantation des maladies et la théorie de l'imagination efficace. Dans le contexte de la cosmologie et de l'anthropologie paracelsiennes, synthétisées dans la préface à la *Basylia Chimica* (1609) d'Oswald Croll, le fait d'imaginer le *spiritus* du monde comme un souffle vivifiant qui tient le monde et qui peut être dirigé ici et là par un rituel précis, provoquerait chez le blessé, *ipso facto*, un mouvement de son propre *pneuma/spiritus*. Il s'agit d'une émotion très particulière stimulant le principe d'autoguérison dont le corps humain est naturellement nanti. Cela n'étonnait aucun médecin de l'époque. En effet, il était facile de soutenir avec al-Kindī et Avicenne que, lorsqu'une image se renforce dans l'esprit, le corps humain réagit immédiatement en générant une chaleur et une émotion particulières. Les notions d'imagination efficace, d'influence à distance, de parole efficace, de magnétisme de l'âme, de *foi qui guérit* et de fascination sont ici centrales. En privilégiant une approche anthropologique de l'*hopliatria*, nous avons

créé un modèle d'interprétation scandé en trois moments : *krisis*, *bona fides* et *krasis*. Lorsqu'un être humain vit sa maladie comme une expérience de *krisis* (crise) qui envahit l'organisme considéré dans sa totalité physique et psychique en provoquant en lui un déséquilibre morbide, la confiance (*bona fides*) que le patient fait à son médecin et à la thérapeutique qu'il préconise deviennent l'humus idéal pour activer des mécanismes endogènes d'autoguérison tendant à rétablir un bon équilibre psychophysique (*krasis*). Cette dynamique fondamentale de l'acte médical nous semble particulièrement visible dans l'hoplatria.